

Walter BENJAMIN
EXPERIENCE ET PAUVRETE
SUIVI DE **LE CONTEUR ET LA TACHE DU TRADUCTEUR**
Traduit de l'allemand par Cédric Cohen Skalli
Préface d'Elise PESTRE
Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2018 (2011)

Des trois textes que contient ce petit volume, je retiendrai surtout le plus long, celui intitulé « le conteur ». La préface d'Elise PESTRE est davantage centrée sur le dernier, à propos de la traduction, ce qui n'a rien de surprenant de la part d'une psychanalyste, dont la tâche consiste essentiellement à *traduire* le discours d'un inconscient qui parle à travers des symptômes.

D'« *expérience et pauvreté* » (1933), je retiens quelques phrases, dont ce constat terrible : « *les gens sont revenus muets de la guerre* » (de 14-18)... Il y a une impossibilité à transmettre cette expérience, et ainsi, ce qui est vécu devient pauvreté « *avec ce déploiement monstrueux de la technique.* » et cette architecture de fer et de verre, le verre « *un matériau si dur et lisse, auquel rien ne peut être fixé. Il est aussi froid et sobre.../... il est l'ennemi du secret.* ».

C'est aussi le thème de cette perte de la transmission de l'expérience que l'on retrouve dans « le conteur »¹ (1936). Ce texte centré sur l'œuvre du romancier russe Nicolaï LESKOV (1831-1895), aborde de façon beaucoup plus précise les différences entre le conte et le roman, entre l'oral partagé et l'écrit solitaire, entre la transmission indirecte d'une sagesse acquise par l'expérience et la recherche du sens d'une vie. Walter BENJAMIN pense que « *l'art de raconter s'achemine vers sa fin* », ce que la mode actuelle d'un retour du narratif et du récit peut démentir peut-être. Pour lui, raconter une histoire est très lié à l'artisanat, cet espace de travail partagé entre apprentis itinérants et maîtres sédentaires, eux-mêmes ex-apprentis voyageurs. Le merveilleux du lointain et la sagesse des anciens se rencontrent dans le conte.

Le conte véhicule indirectement une sagesse née de l'expérience. Il est à l'opposé de « l'information », cette forme nouvelle de la communication. Le conte ne se prête guère à la vérification. Il transmet son message analogiquement et laisse à celui à qui il est dit une marge d'interprétation qui respecte sa liberté d'auditeur. La polysémie du récit en fait la richesse. L'information, elle, se doit d'être immédiatement vérifiable, avec cette prétention à une vérité nue, factuelle, cachant son processus de sélection, renonçant à toute sagesse, à toute morale. Elle influence sans instruire. Et c'est là que nous retrouvons l'appauvrissement que déplore Walter BENJAMIN. De-ci de-là, une formulation poétique touche, comme « *l'ennui est le summum de la détente spirituelle. L'ennui est l'oiseau du rêve qui couve l'œuf de l'expérience* » ou une sentence philosophique invite à la méditation : « *le sens de sa vie ne s'ouvre qu'à partir de sa mort.* » ou encore, prenant l'allure d'un constat, le dévoilement d'une tendance : « *la société bourgeoise a réalisé un effet secondaire qui était peut-être son but principal : créer pour les gens la possibilité de s'épargner la vue des mourants.* »

Dans le conte, vie et mort se parlent, les épreuves du récit cachent et révèlent à la fois les sagesse durement acquises par l'expérience. Mais qui est « *encore capable de raconter quelque chose avec rectitude* » ?

¹ « Der Erzähler » peut être traduit par « le conteur » mais aussi, comme W. BENJAMIN l'a lui-même fait par « le narrateur », ce qui nous rapproche des mises en récits qui réconcilient histoire, recherche de sens et morale.